NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 N° 5 1949

Dom Marmion et sa spiritualité humaniste chrétienne

Francis HERMANS

p. 504 - 518

https://www.nrt.be/en/articles/dom-marmion-et-sa-spiritualite-humaniste-chretienne-2745

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

DOM MARMION
ET SA SPIRITUALITE HUMANISTE CHRETIENNE

Décrire par le menu, analyser une spiritualité aussi ferme, aussi centrée et à la fois aussi déliée, que celle de Dom Marmion, n'est pas une mince besogne. Tel n'est pas mon but. Il n'est pas même question d'inscrire quelques gloses en marge de précieux livres qui font la gloire de la littérature religieuse au XX^e^ siècle. La chose est beaucoup plus simple. Je voudrais montrer comment la spiritualité marmionienne se rattache à l'humanisme chrétien le plus net et le plus pur, et tire de là une grande part de son attrait et de sa bienfaisance sur les catholiques de notre époque.

Mais avant d'aborder ce thème, qu'on me permette de m'attarder un instant à indiquer les sources déjà humanistes chrétiennes de cette spiritualité, et aussi à en signaler la simplicité et l'universalité, jaillies de ce fond dont je parle ici.

I. *Sources doctrinales*

Cette spiritualité est avant tout doctrinale. Hé ! je le sais, toute spiritualité digne de ce nom l'est, doit l'être. Mais il y a des nuances. Le cardinal Mercier est plus philosophe que le théologien Marmion, encore que tous deux appuient leurs pensées sur le dogme. Professeur de théologie, le moine du Mont-César entend que la doctrine tourne à aimer ; abbé de Maredsous, la solide et noble architecture de son enseignement de Louvain soutiendra, éclairera la spiritualité qu'il prêche. Il aime la belle formule ailée qui exprime son dessein : *purificatae mentis intelligentia*, la pénétration d'une intelligence purifiée par la grâce. Illumination divine, travail humain, ces deux activités sont exactement celles où sa doctrine s'élabore, où il veut que nous-mêmes nous édifiions notre sanctuaire. De là l'armature de ses lettres de direction. Celles-ci n'auront ni la profondeur exquise des *Lettres spirituelles* de Fénelon ni l'ampleur solennelle de la correspondance de Bossuet, moins encore la familiarité des lettres salésiennes si piquantes, mais on ne peut nier qu'elles sont fortement articulées, éclairées par des principes lumineux.

En dépit de l'appareil doctrinal de la fameuse trilogie et des lettres de direction, en dépit d'une sourcilleuse gravité qui ne se déride guère, il monte de ces pages une atmosphère de printemps humaniste chrétien. Dès le départ, au surplus, il a le mot humaniste chrétien que sa vie et sa doctrine formuleront en gestes et en termes toujours

meilleurs : « Sachez que la grâce ne détruit pas la nature, et que chacun doit compter avec son caractère (1). »

Sa force toutefois n'est pas d'être un analyste ou un amateur d'âmes, comme notre savoureux chanoine Leclercq, mais d'avoir revécu intensément le dogme catholique. Quand il se prodiguera dans ses conférences ou dans sa correspondance, c'est son âme théologienne, soudain mise en branle, qu'il donnera en spectacle. Telle est sa beauté. Si nous sommes émerveillés par la prodigieuse profusion de textes scripturaires substantiels et si harmonieusement accordés avec le thème présent ; si la netteté lumineuse et vivante de ses tableaux inattendus accroche notre attention rebelle aux abstractions même les plus séduisantes, cet art n'est ni volontaire ni raffiné, et son défaut même de discipline prouve de quelle opulence intérieure jaillissent ces richesses.

Au demeurant, les sources, maigres filets parfois mais exploités avec quelle ferveur !, révèlent quelle substance de son être Dom Marmion dut s'en faire pour qu'il devînt, lui, une source nouvelle et combien nourrissante. C'est d'abord la règle de saint Benoît qui renforcera l'humanisme chrétien de l'abbé, le nuancera, le précisera dans l'admirable discrétion bénédictine, l'un des charmes les plus attirants de sa personne et de sa spiritualité. Il est non moins certain, encore que les citations n'en soient pas débordantes, que saint Thomas d'Aquin, si équilibré, a laissé sur lui sa griffe très marquée. Le professorat de Louvain eût seul suffi, chez cet esprit qui transformait toutes les abstractions en substance assimilable, pour donner à la doctrine de Dom Marmion une mesure tout humaniste chrétienne, en même temps qu'une solidité à l'épreuve du temps. Je crois toutefois que le Docteur qui acheva la personnalité de ce maître fut saint François de Sales. On ne reçoit que ce qu'on a. Cet axiome paradoxal se vérifie pour Dom Marmion face à l'évêque de Genève. Mais j'imagine que, sans ce dernier, l'abbé de Maredsous ne fût sans doute pas arrivé à cette harmonieuse mesure humaniste qui, malgré sa gravité, le rend si délectable. Les dates, au reste, sont éloquentes. Dès 1892, il aborde le *Traité de l'amour de Dieu*, et s'en transcrit un florilège. A partir de 1902, il salésianisera éperdument. Le 4 août 1903, il écrit : « J'ai lu et relu et approfondi la sublime doctrine de saint François de Sales aux livres IX et X du *Traité de l'amour de Dieu*. » Puis, en plus incisif encore : « J'ai la conviction que, de tous les auteurs mystiques, c'est saint François de Sales qui a le plus l'esprit de saint Benoît, et quand j'aurai étudié les autres auteurs, je reviendrai à son *Traité de l'amour de Dieu* comme à mon livre de prédilection. » Voilà certes une influence marquante, décisive. Le Docteur de l'humanisme chrétien n'est pas pour Dom Marmion un

(1) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 14.

maître de style, il ne se substitue pas non plus à lui, mais l'évêque de Genève découvre et déclanche la personnalité la plus certaine de ce moine orienté, par sa nature et par son éducation bénédictine et thomiste, vers l'humanisme chrétien.

Après quoi, nous sommes heureux que Dom Marmion ne nous écrase pas sous une forêt d'in-folio. Car enfin, sa voie est toute simple, encore que son architecture se ressente parfois des ogives pointues du thomisme. Le cardinal Mercier, si maître de sa pensée et de son style lorsqu'il développe son propre fond, a écrit une préface passablement laborieuse au *Christ, vie de l'âme,* mais, au bout de ses essoufflements, il a ce mot qui apporte lumière et fraîcheur : « Il y aura toujours des âmes que cette simplification de la spiritualité heurtera ; elles ne peuvent se faire à l'idée qu'il ne faille pas, pour arriver à la perfection, chercher midi à quatorze heures (2). » C'est bien là, cette simplicité et partant cette universalité, les indices d'une spiritualité humaniste chrétienne. Déchiffrons encore ces indices, avant d'aborder le fond.

II. *Simplicité et universalité de cette spiritualité humaniste chrétienne*

Je mets en fait que bien des hommes, par ailleurs très religieux, sont rebutés par l'obscurité de saint Jean de la Croix. La grande Thérèse est déjà plus abordable. Mais la magnificence des mystiques ne peut nous faire oublier la foule des chrétiens qui ont soif de spiritualité, qui tentent, un soir de bravoure, la lecture de ces maîtres éclatants, sont déconcertés, et bien vite renoncent, parce que cette lumière les aveugle. Saint François de Sales, Dom Marmion, n'ont pas une philosophie inférieure, mais leur génie, si quotidien, si réaliste, si humain, n'a pas de fulgurations, il mesure sa lumière aux yeux clignotants.

Quel est le point central de leur doctrine ? C'est que Dieu est amour. Un abîme insondable d'amour. Il est donc naturel que Dieu nous traite comme un père ses enfants. Dom Marmion fustige quelque part les chrétiens menés par la crainte servile et qui n'accomplissent que juste ce qu'ils doivent, par peur des châtiments (3). Stérile est la spiritualité de cette crainte, contraire à l'Evangile. On connaît le mot de saint François de Sales : qu'il faut tout faire par amour, rien par crainte. Dom Marmion va composer sur ce thème une symphonie classique, où les rythmes n'auront guère d'originalité, mais où, malgré l'absence d'éclat, la sobre abondance, si l'on peut dire, constituera une musique personnelle. Le thème en est nettement formulé : « La voie la plus sûre, la plus courte, la plus lumineuse, la

(2) *Le Christ, vie de l'âme,* p. IX.
(3) *Sponsa Verbi,* p. 2.

plus douce aussi, c'est la voie de l'amour (4) ». Deuxième partie de ce contrepoint : « La plupart de vos difficultés viennent de ce que vous ne vous laissez pas guider et inspirer par cet esprit d'amour, mais vous écoutez trop souvent l'autre esprit, celui de crainte qui paralyse votre âme et met obstacle à la grâce de Dieu (5) ». Enfin mêlée des parties dans un chœur qui définit l'amour non dans une commode sentimentalité, mais dans un service brûlant et quotidien : « Soyez fidèle aux petites choses, non par méticulosité, mais par amour (6) ».

Cette spiritualité, la plus simple du monde, est du même coup la plus universelle. Comme la grâce. Pas un privilège d'élite, mais un don que Dieu impartit à tous : « Pourquoi donc se trouve-t-il des âmes pusillanimes qui se disent que la sainteté n'est pas pour elles ?... Quand nous paraîtrons devant Dieu, nous ne pourrons pas dire : Mon Dieu, j'ai eu à surmonter trop de difficultés... Car Dieu nous répondrait : C'eût été vrai, si vous vous fussiez trouvé seul, mais je vous ai donné mon fils Jésus (7) ».

III. *L'humanisme chrétien dit : épanouissez votre humanité sur le modèle de l'humanité de Jésus*

Nous voici à la question. La spiritualité de Dom Marmion se rattache à l'humanisme chrétien. En somme, face au magistère de l'Eglise, l'humanisme chrétien est la chose la plus simple et la plus vieille de la tradition catholique : épanouir notre humanité dans la grâce, comme Jésus a épanoui la sienne dans l'incomparable union hypostatique.

Mais pour bien percevoir l'étroite correspondance entre la spiritualité de Dom Marmion et l'humanisme chrétien, il sied que nous articulions une brève synthèse de cette doctrine bienfaisante, faite de truismes théologiques et à laquelle les meilleurs des catholiques d'action acquiescent aujourd'hui avec ferveur à cause de sa divine mesure.

Le Verbe Incarné nous offre, dans une seule divine Personne, l'union d'une nature divine et d'une nature humaine. Le Christ est notre vie et notre voie, du côté de sa nature humaine parfaite, car c'est de cette nature humaine que nous recevons. *De plenitudine eius omnes nos accepimus.* La nature humaine du Christ est pleine de grâce, par le fait de l'union à la nature divine dans la deuxième Personne de la Sainte Trinité. Et nous recevons tous de cette plénitude.

---

(4) *L'union à Dieu*, p. 20.
(5) *Op. cit.*, p. 8.
(6) *Op. cit.*, p. 31.
(7) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 63 et 64.

Notre nature humaine fut blessée, non corrompue par le péché originel. Elle reste bonne et guérissable. Tels naissons-nous. Il nous manque la grâce sanctifiante, tout l'organisme surnaturel vivifiant, et le don d'intégrité du premier couple : immunité face à l'ignorance, la souffrance, la mort, et singulièrement les concupiscences, ces attraits excessifs vers les possessions matérielles, les jouissances sensuelles et les dominations suprêmes.

Mais le Verbe s'est incarné. Il est mort sur la croix. Il a fondé l'Eglise qui fait passer sur l'âme des hommes au moment du baptême le sang rédempteur du Verbe Incarné. Du coup, la grâce sanctifiante est rendue, et la divinisation de l'âme avec tout l'organisme surnaturel des vertus et des dons. Seule, la fameuse absence d'immunité préternaturelle reste le lot de cette nature humaine rachetée. Il y a donc en nous les concupiscences, mais aussi les droits — posés en nous par les sacrements — aux grâces actuelles qui paralysent les convoitises, si tant est que nous voulions nous servir de ces infaillibles contrepoisons. Dès lors, tout espoir est remis entre les mains de l'homme.

Cette doctrine est du pur dogme catholique. Tel est l'humanisme chrétien, dont le caractère est d'appuyer sur la puissance de la grâce et à la fois sur la bonté de la nature humaine, et partant de convoquer l'humanité, singulière et collective, à un épanouissement illimité, et, par la grâce, à un dépassement d'elle-même, face aux inépuisables magnificences de la grâce du Verbe Incarné.

Deux remarques toutefois, pour mettre les points sur les i :

1° notre nature doit paralyser les concupiscences, suites du péché originel ; elle a donc besoin d'abnégation et de mortification pour réaliser le chef-d'œuvre de vie que Dieu attend d'elle ;

2° la grâce élève notre nature au-dessus d'elle-même, et c'est cette élévation même — de par la volonté de Dieu — qui rétablit le merveilleux équilibre de la nature, même comme telle simplement.

Qu'on m'autorise maintenant à faire voir comment Dom Marmion s'entend à déployer toutes les splendeurs de vie enfermées en cette doctrine humaniste chrétienne. S'il est de bonne foi, mon lecteur reconnaîtra que je n'ai pas le moins du monde forcé la note.

Ainsi, disions-nous tout à l'heure, l'humanité de Jésus est le modèle enivrant de notre équilibre, de notre joie, de notre montée même simplement humaine, et simultanément la source de notre transfiguration totale, car sa présence heureuse en nous guérit nos fièvres, calme, ordonne, ensoleille, fait fleurir notre moi le meilleur. Plus nous Lui ressemblons, magnifique paradoxe, plus se déploie notre personnalité.

Le christianisme consiste à réaliser chaque jour de mieux en mieux dans notre humanité l'humanité de Jésus-Christ. Le jansénisme a paralysé beaucoup d'âmes foncièrement religieuses. Ainsi, nombre

d'entre elles aiment contempler la splendeur du Verbe, mais s'approchent avec une sorte de terreur — comme Pascal parfois — de la pure humanité de Jésus. Ces êtres apeurés la regardent seulement au milieu des nuages et du ciel glorieux de l'Ascension. Pourtant, il a un corps et une âme semblables à notre corps et à notre âme, et cette humanité parfaite est la voie par laquelle la grâce divinisante et épanouissante nous est donnée.

Les titres que Dom Marmion fait resplendir sur la couverture des volumes de sa riche trilogie sont significatifs : *Le Christ* (dans l'âme humaine, dans les magnificences liturgiques, dans les cloîtres), trois fois le Christ. Le spirituel aime à s'appuyer sur le mot connu de sainte Thérèse à propos de l'oraison : qu'il faut passer par l'humanité du Christ pour recevoir les grâces qui ébranlent notre marche vers la perfection (8). Une note de saint Thomas (*De Veritate*, qu. 27, a. 4) donnera un soutien théologique à cette expérience thérésienne (9). Avec quelle humaine tendresse le moine détaille les splendeurs de l'humanité de Jésus ! Il tâche surtout de nous faire réaliser la profondeur et la douceur de l'amour du Christ : « Pour que nous ayons quelque idée de cet amour, il en donne une participation aux mères. Le cœur d'une mère, avec sa tendresse infatigable, la constance de ses sollicitudes, les délicatesses inépuisables de son affection sont une création vraiment divine (10). » Pour un texte que nous reproduisons, c'est par centaines que nous découvririons des descriptions du climat de l'humanité libérée par le Christ. Dans une conférence sur les *Trois degrés d'oraison*, l'abbé parlera de la science expérimentale et quotidienne de l'humanité de Jésus, vie et modèle de notre humanité : « Il voyait les choses de ce monde comme nous les voyons : le domaine de la nature était pour lui comme un livre où il lisait les perfections de son Père... Regardez, disait-il, les lis des champs (11) ».

Qui n'admire ici l'attitude noble et paisible de l'humanisme chrétien ? Puisque Jésus a revêtu, épanoui notre nature humaine, pourquoi la maudirions-nous ? *Quomodo maledicam cui non maledixit Dominus ?* Ce moine est de ceux qui non seulement acceptent mais exaltent la beauté de la nature humaine : *How beauteous mankind is !* Exactement, rien d'humain comme tel ne lui semble rejetable : « Nous ne sommes pas des statues ; nous ne sommes pas davantage des automates ; nous ne sommes pas non plus des anges. Nous sommes des hommes ; et le caractère qui doit se manifester d'abord dans nos actions et que Dieu veut rencontrer en elles, est le caractère d'œuvres humaines (12). » Toutefois la grande chose est de réaliser

(8) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 92.
(9) *Op. cit.*, p. 95.
(10) *Le Christ dans ses mystères*, p. 212.
(11) *Union à Dieu*, p. 19.
(12) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 266.

que, sans la grâce, la nature humaine ne peut aboutir à sa plénitude : « Nous avons tous rencontré des hommes qui ne sont pas baptisés, et qui pourtant sont droits, loyaux, intègres, équitables et justes, compatissants, mais ce n'est là qu'une honnêteté naturelle » insuffisante (13). Tel est le seul, réel humanisme chrétien, qui fait fleurir toutes nos puissances, à l'instar de celles du Christ, dans la grâce : « La grâce ne supprime ni ne renverse la nature ni dans son essence ni dans ses bonnes qualités ; elle constitue sans doute un nouvel état surajouté, infiniment supérieur à notre état naturel, mais notre nature n'en est ni troublée, ni amoindrie. C'est en exerçant nos propres facultés, intelligence, volonté, cœur, sensibilité, imagination, que notre nature humaine, même ornée de la grâce, doit accomplir ses opérations ; mais ces actes qui dérivent de la nature sont, par la grâce, élevés au point d'être dignes de Dieu (14). »

IV. *Primauté de la grâce*

Tout cela nous contraint d'appeler la spiritualité de Dom Marmion une spiritualité humaniste chrétienne. Spiritualité baptismale, fondée sur le principe vital qui, en nous régénérant, nous confère la force de nous accomplir. Avec la même ardeur que celle qu'il a mise à exalter la magnanime humanité exemplaire de Jésus, le moine va décrire, livré à son lyrisme scripturaire pacifiant, la transfiguration de notre humanité dans la grâce du Christ.

Il aime redire les syllabes vivantes de saint Jean : *Quod natum est ex carne, caro est ; caro non prodest quidquam* (15). Tout humanisme athée est tronqué ; il est, du coup, caduc et fragile. Ce qui stabilise et affermit, vivifie et épanouit notre nature, c'est la grâce, comme en l'humanité de Jésus-Christ c'était le Verbe. Toutefois, il est bien entendu que la grâce n'est pas une mégère qui prétendrait régenter, la houssine en main. Son action est douce, au contraire, insensible, elle s'adapte avec tant de souplesse aux activités mêmes de la nature qu'elle semble ne plus s'en distinguer. C'est d'ailleurs le mode habituel des gestes de Dieu. Même dans le frissonnant univers instinctif. Il admet, réclame les causes secondes. Il pourrait créer le pain et le vin sans que l'homme doive semer et récolter, planter et vendanger, mais il a voulu que l'homme collaborât (16). Ainsi, le Saint-Esprit nous mène d'après notre nature. Conséquence qui consacre notre pure personnalité humaine : « Nous devons rester d'abord nous-mêmes ; vivre d'une manière qui corresponde à notre individualité. Nous devons garder, dans notre vie surnaturelle, notre personnalité dans ce qu'elle a de

(13) *Op. cit.*, p. 13.
(14) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 270.
(15) *Joa.*, VI 64.
(16) *Le Christ, idéal du moine*, p. 461.

bon... La sainteté n'est pas un moule unique où doivent disparaître les qualités naturelles qui caractérisent la personnalité propre de chacun, pour ne représenter ensuite qu'un type uniforme. Loin de là. En nous créant, Dieu a doté chacun de nous de dons, de talents, de privilèges ; chaque âme a sa beauté naturelle particulière (17). »

Ce texte, si bienfaisant, si pacifiant, si réaliste à la fois et si stimulant, ne fait-il pas le raccord harmonieux entre la spiritualité marmionienne et l'humanisme chrétien ? Le surnaturel lui-même, au demeurant, non seulement s'adapte à notre personnalité, mais crée une nouvelle diaprure de floraisons surnaturelles, car « le degré de la grâce elle-même varie dans les âmes (18) ». *Unicuique nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi* (*Eph.*, IV, 7).

La croissance de la grâce en nous fait la croissance de notre âme la meilleure, au rythme même, si nous acquiesçons pleinement, de la croissance de notre corps. Ainsi doit s'opérer une triple croissance simultanée sous la régence la plus haute, celle de la grâce. Qui n'a reconnu ici les trois ordres pascaliens ? Tandis que le corps, de l'adolescence passe à la virilité, et que l'intelligence s'éclaircit, s'enrichit, que la volonté s'affermit et s'affirme, que s'affinent et s'élargissent la sensibilité et l'imagination, la vie divine se déploie dans l'exercice des vertus, singulièrement des vertus théologales (19), et des bonnes œuvres. Mais grâce, vertus, bonnes œuvres se meuvent d'abord dans l'âme, les facultés psychiques, dans le corps lui-même. Comme le Christ est la source et le modèle de cette multiple et touffue croissance, c'est le lieu de répéter l'exhortation paulinienne : *Crescamus per omnia in illo qui est caput, Christus* (*Eph.*, IV, 15). Car au-dessus des vertus doit régner la souveraine vertu du Christ, vertu douce et royale à la fois : la charité. Le troisième ordre pascalien.

On l'entend, la grande chose pour un chrétien est l'abandon de tout l'être à la grâce et à l'amour. *Seigneur, je vous donne tout.* Pour nous réaliser nous-mêmes, voilà ce qui importe. Sinon, nous sommes des badigeonneurs qui veulent peindre des portraits et ne réalisent que d'informes ébauches (20). La livraison de l'âme, activement, quotidiennement, est d'ailleurs la chose la plus rare. A ses moines — mais tous les chrétiens peuvent en retirer une leçon particulière — l'abbé rappelle le mot éblouissant et persuasif de saint Benoît de traiter « les meubles et toutes les choses du monastère comme les vases sacrés de l'autel » (21). Car toute chose manifeste une présence du Christ. Le chrétien acceptera de cette manière la santé et la maladie, les réussites et les échecs, les travaux et les chômages, les

(17) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 270.
(18) *Le Christ, vie de l'âme*, p. 279.
(19) *Le Christ dans ses mystères*, p. 259.
(20) *Mélanges Marmion*, p. 76.
(21) *Règle*, p. XXXI.

jours mornes des ennuis, les heures tragiques des tentations, l'angoisse des abandonnements, la longueur des aridités, et la mort même.

V. *L'ascèse nécessaire*

A cette mystique, si noble et si quotidienne, correspond une ascèse obscure, mais par là-même fructueuse. Mais ici encore, nous le verrons, l'accent est bien humaniste chrétien. Je veux dire que, rattachée à la grâce, orientée vers un divin qui épanouit l'homme, l'ascèse garde une mesure qui est la marque de l'humanisme chrétien. Inscrivons donc comme épigraphe à cette preuve le mot lumineux de Dom Marmion : *Toute l'ascèse chrétienne dérive de la grâce baptismale.*

Il s'en explique, au demeurant, le mieux du monde : « elle ne va qu'à faire éclore, dégagé de tout obstacle, le germe divin jeté dans l'âme par l'Eglise au jour de l'initiation de ses enfants (22) ». L'ascèse consiste donc à renouveler, fortifier « la vertu de ce sacrement d'adoption et d'initiation, en en renouvelant les promesses (23) ». Qui ne songe ici aux pages cristallines d'un Bremond sur la dévotion au baptême ? En vérité, l'ascèse nous garde dans le climat de la grâce, et cela ne va pas tout seul, car les convoitises nous empoisonnent. Dom Marmion veut que nous nous établissions dans le sentiment du choix et de la bataille, par la vertu que nos pères exagéraient peut-être et que nous avons, dans ce milieu du XX^e^ siècle, à peu près oubliée : la componction. Cette vertu pose « l'âme dans un état habituel de haine contre le péché (24) ». *Haine* est un vocable un peu vif, car la componction est plus ferme que violente, et elle est joyeuse en dépit de son air austère. Ce qu'elle ne souffre pas, c'est l'insipidité. Elle dit au tiède : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Prenons garde donc. L'ascèse n'est pas une façon nouvelle et inattendue, compliquée, d'enchanter son âme religieuse par des délectations inédites, d'amertume paradoxale. Elle ne rêve pas d'éblouissantes pénitences, mais songe à transformer en or le plomb de nos journées, « tant de petites circonstances ou incommodités de lieu, de temps, de personnes qui nous contrarient (25) ». L'ascèse, ainsi comprise, est un hymne de confiance en la divine Paternité. Rien d'impétueux, mais l'acceptation totale et allègre des croix du jour qui sont les plus meurtrissantes, mais aussi chargées d'*augmentum gratiae,* de divine virilité. Cette ascèse baptismale, mesurée, humaniste si l'on ose dire, ne nous juche pas du premier coup au sommet du Calvaire, mais nous fait parcourir par humbles étapes les quatorze stations

(22) *Le Christ, vie de l'âme,* p. 197.
(23) *Op. cit.,* p. 198.
(24) *Le Christ, idéal du moine,* p. 204.
(25) *Op. cit.,* p. 247.

du chemin de la grâce : « Soyez fidèles aux petites choses, non par méticulosité, mais par amour ([26]) ».

En cette ascèse, il sied d'élire un effort tout quotidien vers la première des vertus : la charité. On ne le remarque pas assez : la charité est quelque chose de proprement chrétien. Le paganisme a connu l'amitié qui est une des plus lumineuses beautés humaines, mais n'a pas soupçonné ce don de soi universel où peut n'entrer aucune sympathie naturelle. *Omnia suffert.* On excuse, on prend le plus gaiement du monde les défauts inévitables des proches, on pardonne, on pratique la magnanime miséricorde (ce vocable au son si pur, Dom Marmion l'a comme rafraîchi dans son œuvre bienfaisante). La charité est le signe par excellence de la présence de Dieu dans l'âme ([27]). En revanche, le manque de charité fraternelle est l'indice de la stérilité spirituelle ([28]).

A propos de l'ascèse dans l'amitié, l'abbé de Maredsous rappelle à ses moines une jolie note humaniste chrétienne de la règle bénédictine : ne pas donner des marques d'amitié qui ne soient sincères ([29]). Dom Marmion a toujours eu l'insincérité en horreur. Il a des mots cruels à propos des chrétiens qui sont méticuleusement exacts dans l'accomplissement des rites religieux, mais font bon marché de certains préceptes de la loi naturelle. Il détaille : ces gens « ne s'interdiront pas d'attaquer la réputation du prochain, de se laisser aller au mensonge, de ne pas tenir la parole donnée, de différer, parfois au détriment de la justice, le paiement des dettes, de donner le change sur la pensée d'un auteur, de ne pas observer exactement les clauses d'un contrat ([30]) ». Ces pauvres consciences déloyales espèrent-elles que leurs émotions religieuses les blanchiront devant Dieu ? Ne tentez pas de leur faire voir clair : elles acceptent en gros qu'elles ont des défauts, mais leur stratégie la plus éveillée consiste non à les redresser, mais à les cacher. Ce sont ces tristes âmes voilées qui, impérieuses, nous humilient du haut de leur socle de sainteté. *Zèle amer,* comme dit saint Benoît. Et Dom Marmion, ironiquement, de déchirer les voiles. La fidélité extérieure, dit-il, quand elle est sans amour, est une exhibition formaliste, voire pharisaïque ([31]).

C'est à propos de l'amitié, comme je le signalais tout à l'heure, que l'abbé nous parle de franchise. En vérité, il s'y connaît en fait d'amitié, et il en parle divinement. Et ceci encore rattache sa spiritualité à l'humanisme chrétien. L'amitié n'est pas la charité, encore que la charité soit un foyer. La charité est universelle, mais l'amitié

(26) *Union à Dieu,* p. 31.
(27) *Le Christ, idéal du moine,* p. 545.
(28) *Op. cit.,* p. 459.
(29) *Op. cit.,* p. 551.
(30) *Le Christ dans ses mystères,* p. 309, 311.
(31) *Union à Dieu,* p. 35.

est un choix exquis, fondé, j'allais dire sur la nature, mais non, on me comprendrait mal, fondé sur tout l'être, et, comme nous sommes des baptisés, fondé sur les affinités profondes, émouvantes, intraduisibles, établies à la fois par la nature et par la grâce. Du bienheureux Aelred de Rievaux à Lacordaire, en passant par saint François de Sales, c'est bien ainsi que l'ont compris tous les humanistes chrétiens (32).

Dom Marmion en a formulé lui-même la doctrine. Mais, avant de transcrire le texte, j'aime de montrer, par deux menues citations, la tendresse de cette sensibilité disciplinée. Il écrit : « Je vous considère comme cette âme que Dieu m'a confiée par-dessus toutes les autres, et avec laquelle je suis très intimement uni. » Il va jusqu'à faire cet aveu : « Une fois que j'ai appris que vous étiez partie, je n'ai pas eu le courage de me mettre en route (33). » Je ne puis dire combien j'aime cette spontanéité sans réticence. Je songe aux beaux passages des *Historical Sketches* où Newman, citant saint Jean Chrysostome, peint la tendresse dans l'amitié de saint Paul. Je songe aussi à la lettre où saint François de Sales décrit sa peine à sainte Jeanne de Chantal, lorsqu'elle dut quitter Annecy pour fonder le second monastère de la Visitation.

Voici donc le fameux texte doctrinal de Dom Marmion sur ce thème : « Dieu attend que chaque créature l'aime et le serve selon sa nature. Les anges doivent aimer Dieu d'une manière angélique, c'est-à-dire sans cœur ni sentiment ni affections, car ils ne possèdent rien de ces choses. Mais il attend que l'homme l'aime humainement, c'est-à-dire avec tout son cœur, âme, force et esprit, et son prochain de la même manière. Nous ne sommes ni des esprits, ni des ombres, mais des êtres humains, et nous ne pouvons pas monter plus haut qu'une humanité parfaite, élevée par la grâce. Or, Jésus est une humanité parfaite, une déité parfaite. Il aime sa mère, comme un enfant doit aimer sa mère, non seulement avec son esprit, mais avec son cœur. Il l'embrassait, se laissait caresser par elle, et il aimait cela. Il aimait tous les hommes a) pour leurs âmes, en vue de l'éternité, b) pour leur personne tout entière, humainement ; il en aima quelques-uns d'un amour humain particulier. Il a pleuré à la mort de Lazare. D'où venaient ses larmes ? De son cœur. Il n'aimait pas de façon angélique, n'étant pas un ange, mais étant le Fils de l'homme ; personne ne fut jamais si humain que Jésus. Son Père trouvait en lui ses délices. Parmi les choses que Dieu nous a accordées pour nous conduire à lui et pour rendre possible notre exil ici-bas, il y a l'amour et l'affection des êtres qui nous entourent. Qui a mis dans le cœur

(32) Lire à ce sujet l'étude nuancée de M. G. Vansteenberghe sur *l'Amitié*, dans le *Dictionnaire de Spiritualité* (Beauchesne) et mon *Livre de l'Amitié* (Casterman, 1944).

(33) *Mélanges Marmion*, p. 110.

de la mère l'amour de son enfant ? C'est Dieu ; et comment cela pourrait-il lui déplaire que nous acceptassions ce grand don ? Nous devons être sur nos gardes afin de ne pas laisser le diable nous tromper en nous présentant des choses au-dessus des forces humaines et contraires aux intentions de Dieu. Jésus a dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau léger.* Il serait intolérable d'être obligés d'agir comme des âmes sans corps, tout en étant en même temps enveloppés par les sens, les affections et les liens humains malgré notre volonté. Soyons contents d'être aussi parfaits que l'Homme-Dieu. » Et Dom Marmion conclura par cette amusante objurgation : « Allons, ma chère enfant, ne continuez pas à trop sublimiser, contentez-vous d'agir avec simplicité (34) ».

N'est-ce pas là de l'humanisme chrétien ? Notre nature humaine est bonne, et, lorsque la grâce baptismale la transfigure, les convoitises sont paralysées, et les choses humaines, en se divinisant, s'épanouissent dans une beauté nouvelle et un bonheur qui tient du ciel. Ainsi parle Dom Marmion. Ainsi aussi, l'humanisme chrétien.

VI. *Humanisme monastique*

Cette analyse ne prétend pas épuiser toute l'ampleur du sujet, il va de soi. Elle ne s'essaie qu'à évoquer quelques traits qui font éclater d'une manière plus sensible la figure humaniste chrétienne de la doctrine du grand abbé. Ces traits, qu'on me permette de les marquer très rapidement dans son aspect monacal. Dom Marmion nous a laissé à ce propos deux livres, inégaux à vrai dire : *Le Christ, idéal du moine,* limpide et vigoureux, et : *Sponsa Verbi,* beaucoup plus délayé malgré la minceur du volume, mais où l'on peut cueillir quelques idées nettes sur la vie religieuse. Pour moi, je voudrais uniquement faire ressortir quel humanisme éveillé, souriant, y rend légère et douce l'atmosphère du cloître marmionien.

La profession religieuse est la donation réitérée — saisie d'ailleurs dans toute sa largeur et sa vivacité — du baptême (35). Tellement féconde est cette nouvelle donation que « les théologiens sont sensiblement d'accord pour enseigner que la profession est comme un second baptême qui restitue au chrétien son entière pureté (36) ». Il est trois fois évident que ce n'est pas le rite lui-même qui a cette puissance bouleversante, mais, exactement, la donation. *Seigneur, je vous donne tout.* Il y a aussi, dans le cours monotone des futures journées, la renonciation profonde à la triple convoitise par le triple vœu qui maintient l'âme du religieux au fil de la pure vie chrétienne (37).

(34) *Union à Dieu,* p. 175 ss.
(35) *Le Christ, idéal du moine,* p. 115.
(36) *O.c.,* p. 152.
(37) *O.c.,* p. 44.

Per votum, dit saint Thomas, *immobiliter voluntas firmatur in bonum* (38) : le vœu immobilise la volonté dans le bien.

Une règle formule, en minuties de toutes les heures, les expressions de la triple renonciation. « Engrenage sacré et bienfaisant », dont « l'âme sort broyée dans ses parties mauvaises (39) ». Par là même fleurit le meilleur moi de l'homme. Mais Dom Marmion décèle ici le pharisaïsme possible. Ce qui importe, c'est non l'exactitude d'une vie toute mécanisée, mais l'élan de l'âme. Toute spiritualité comptable est un problème d'équilibre entre les habitudes nécessaires — mais que guette la gangue des routines — et le jeu libre de l'âme toute donnée. L'homme tombe facilement dans le travers pharisaïque où la ponctualité méticuleuse est machinale et morte, rigide et ridicule : « Tel peut arriver, à la force du poignet,... à garder toutes les règles, et pourtant n'avoir aucunement l'esprit monastique : ...il a le corps, mais sans l'âme (40). » C'est la grâce qui nous épanouit, et non une purement humaine formation de la volonté.

A côté de la règle, et d'ailleurs limitée par elle, règne l'autorité. On voudrait pouvoir largement commenter la doctrine marmionienne à ce propos. Comment, par exemple, les supérieurs sont censés, selon les riches vocables de saint Benoît, *Christi agere vices,* tenir la place du Christ. Ils seront donc le miroir des religieux, *forma gregis ex animo.* On pourrait citer abondamment l'exégèse de l'abbé de Maredsous autour de la *sapientiae doctrina* en quoi saint Benoît veut que le supérieur excelle (41). Mais mon dessein ne peut être que d'évoquer, à la suite de ce spirituel, l'humaniste discrétion de l'autorité bénédictine. Ne négligeons pas d'abord le portrait que Dom Marmion trace du supérieur : « la force alliée à la douceur, l'autorité tempérée par l'amour » ; ce zèle sans anxiété, cette prudence sans timidité, ce soin minutieux des moindres choses du monastère, cette finesse exquise « dans la correction même, de peur qu'en voulant trop racler la rouille, il ne brise le vase », la souplesse qui s'adapte aux caractères docile ou raide, logicien ou émotif, et qui usera tantôt du raisonnement, tantôt de la gentillesse (42). La souplesse est la formule même de l'humanisme chrétien dans le supériorat. Elle n'est ni la faiblesse qui s'appelle bonacité, ni la rudesse qui désespère les tourmentés. Le supérieur doit s'oublier lui-même et ne pas séduire les cœurs pour se les attacher à soi : « c'est l'amour-propre qui cherche inconsciemment à s'attacher les âmes à soi. Alors on fait des erreurs et l'on froisse les âmes (43) ». Ce qui ne veut pas dire que le supérieur doive

(38) *II^a II^{ae},* qu. 88, a. 6.
(39) *Le Christ, idéal du moine,* p. 508.
(40) *Le Christ, idéal du moine,* p. 183.
(41) *Op. cit.,* p. 59 à 63.
(42) *Op. cit.,* p. 68 suiv.
(43) *Union à Dieu,* p. 267.

être gourmé et gourmandeur : il porte le Saint-Sacrement, disent les spectateurs ironiques. « Incontestablement, le grand écueil ...est de manquer de modération, surtout si (la) nature est ardente et généreuse. (On) devrait avoir toujours devant les yeux ces paroles d'Isaïe sur le divin Maître : Il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, il ne brisera pas le roseau éclaté... (44). »

A cette autorité correspondra l'obéissance, ce bien des cloîtres que seule la charité peut épanouir. Cette charité n'est pas chose facile : « La nature humaine a parfois de telles faiblesses et de telles lacunes que même les âmes qui recherchent sincèrement Dieu et sont très unies entre elles par la charité sont les unes pour les autres de vrais sujets de mortification. Et cela se produit sous tous les climats, sous toutes les latitudes, dans toutes les communautés du monde. Or, endurer ces ennuis chaque jour, avec patience, avec charité, sans jamais se plaindre... (45). » Clairvoyance sur les essoufflements de la nature, recours à la grâce pour soutenir la nature défaillante, ne sont-ce pas là des axiomes humanistes-chrétiens ? Les cloîtres les plus disciplinés, où chacun voit dans son frère l'image du Christ, sont des cloîtres indubitablement heureux. Dom Marmion y approuve le rire clair, sain, sanctifiant : « la manière de rire n'est pas un signe moins sûr des dispositions de l'âme » et d'une communauté (46).

Mais il est temps que je brusque la fin de cette étude. Qu'il me soit permis cependant, pour prendre congé de ce thème que j'ai à peine pu aborder, d'insérer une noble fiche qui exprime nettement l'orientation profonde de l'humaniste spiritualité marmionienne : « Plus une âme s'approche de Dieu,... plus elle est la bienfaitrice de ses frères... La fécondité de la nature est limitée... (Mais) il s'échappe de cette âme (électrisée par la grâce) comme un éclat qui rayonne... Il y a comme une vertu divine qui sort d'elle pour atteindre les âmes, leur obtenir le pardon, les aider, les consoler, les pacifier, les réjouir, les faire s'épanouir... C'est qu'en effet, le Verbe vit en elle ; et comme, toujours vivant, il n'est jamais inactif, et que son action est amour, par elle il illumine, vivifie et sauve les cœurs. Elle est sa vraie coopératrice de rédemption. On ne peut mesurer la portée d'une telle action, l'étendue d'une telle fécondité. Cette action est comme celle des neiges qui couvrent les hautes cimes et qui, touchées de plus près par les chauds rayons du soleil, se fondent et se répandent en eaux vives pour féconder les vallées et les plaines (47) ».

---

(44) *Op. cit.*, p. 264.
(45) *Le Christ, idéal du moine*, p. 239.
(46) *Op. cit.*, p. 313.
(47) *Sponsa Verbi*, p. 70.

VII. *Conclusion*

Pour parfaire la comparaison entre l'humanisme chrétien et la spiritualité marmionienne, on pourrait mener un parallèle entre saint François de Sales et Dom Marmion. J'ai dit au début que notre grand spirituel avait savouré l'œuvre de l'évêque de Genève, et singulièrement le *Traité de l'amour de Dieu*. C'est que sans contredit, il y a de grandes affinités entre ces deux maîtres si humains. Mais on pourrait toutefois aussi marquer les différences. Par exemple, celle du style. Ou encore, celle de l'indulgente diplomatie salésienne d'avec la gaillarde franchise de Dom Marmion. Un texte du *Port-Royal* de Sainte-Beuve à propos de saint François de Sales et qui s'applique presque mot pour mot à notre abbé, parce qu'ils sont l'un et l'autre des types exquis de l'humanisme chrétien, va nous fournir un raccourci de parallèle qui achèvera notre preuve. L'illustre critique observait chez le fondateur de la Visitation « l'alliance qui se faisait en lui entre la vertu mystique, contemplative, la charité dans toute sa candeur, et la finesse du jugement humain dans toute sa sagacité ». Je dirais plutôt, songeant surtout à Dom Marmion : « la délicatesse de la sensibilité humaine dans toute sa pénétration intuitive ». Ce serait ainsi définir à merveille l'humanisme chrétien, mieux que dévot, mystique vraiment. Ce serait définir aussi la spiritualité de Dom Marmion.

Francis HERMANS.